

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 50, numéro 3, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104188ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104188ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1982). Pages de journal. *Assurances*, 50(3), 336–348.
<https://doi.org/10.7202/1104188ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

21 février 1980

336

Jean-Michel — six ans bientôt — fait la conversation avec une fillette de dix ans. « Tu as du succès à l'école. Je te félicite, etc. » Déjà, il sait comment faire parler les autres ; ce qui n'est pas donné à tout le monde.

J'aurais souhaité avoir ce don de l'extroverti qui, sans être familier, est tout de suite en bons termes avec son interlocuteur. Mon associé, Paul Tremblay, était ainsi. À tel point que, dans une même réunion, si l'on me disait : *M. Parizeau*, tout de suite on l'appelait *Paul*. Il avait de bien belles qualités ; il était gentil, généreux ; il aimait rendre service. Quand il était quelque part, les difficultés semblaient s'atténuer et les solutions s'offrir d'elles-mêmes. C'est un don assez extraordinaire, accordé à bien peu de gens, il est vrai.



Au début de 1980, les prévisions étaient pessimistes. Assez curieusement, les choses se sont passées différemment, en grande partie à cause de la faiblesse du dollar canadien qui a permis à un grand nombre de sociétés exportatrices de bénéficier de la différence des changes. C'est ainsi qu'on annonçait récemment que les entreprises industrielles canadiennes avaient réalisé des profits accrus de trente-trois pour cent durant le dernier trimestre de 1979. Par contre, les importations avaient entraîné une augmentation des prix qui s'est fait sentir sur le coût de la vie. C'est une bien curieuse époque, que la nôtre. Il y règne l'instabilité la plus complète, tout change brusquement de perspective et les faits les plus attendus se transforment rapidement en résultats inattendus. Pour garder une certaine stabilité, un certain calme, il faut exercer une forte emprise sur ses nerfs et se refuser à subir l'influence des médias d'information, tout en cherchant à suivre les événements de loin. Car la plupart des journalistes de la presse écrite ou parlée vont d'un extrême à l'autre et contribuent à créer un climat d'incertitude et de

pessimisme. Parfois, on dirait qu'ils sont désappointés d'admettre que tout ne va pas si mal.



En feuilletant de vieux dossiers, j'ai retrouvé des lettres qui m'ont fort intéressé. La première est de Joseph-L. Folliet, directeur de la *Chronique sociale de France*. Je lui avais demandé si, dans le milieu de Lyon, les fils succédaient régulièrement aux pères dans l'affaire familiale. Et si oui, quelle explication on pouvait donner à la continuité de l'entreprise. Voici ce qu'il m'avait répondu dans une lettre datée du 24 septembre 1948 :

337

« De mon côté, je constate, dans les maisons de commerce lyonnaises, un phénomène analogue à celui que vous constatez au Canada. Il est rare qu'une maison de commerce reste plus de trois générations dans la même famille au moins en ligne directe. D'ailleurs, quelque chose du même genre se passe pour les coopératives ; après la première génération de coopérateurs, il est très fréquent qu'elles deviennent tout simplement des sociétés anonymes à la manière capitaliste. Le phénomène demeure assez mystérieux. Il semble qu'il y ait une espèce d'épuisement de la force vitale. »

Pierre-Georges Roy observait le même phénomène dans le milieu de Lévis où il habitait. C'est la seconde de ces lettres que je garde comme un précieux témoignage.

Je leur avais posé la même question au cours de cette enquête que je poursuivais à propos des relations du père et du fils en affaires.

M. Stuart McNichols était allé plus loin dans l'analyse du problème. Voici les causes de désaffection qu'il m'avait mentionnées. Je les énumère sans ordre, comme elles m'ont été données, si mes souvenirs sont exacts :

« Les affaires évoluent. Souvent le fils est gâté ; peu habitué à l'effort, incompetent parce que le père n'a pas su le former dans la famille d'abord, puis dans son entreprise. Le père n'a confiance qu'en lui. Il s'arc-boute dans sa tâche ; il décourage l'esprit d'initiative de son fils. Si celui-ci est courageux, il va ailleurs. Il est perdu pour l'entreprise, à moins que le père ne le fasse revenir en lui donnant l'initiative à laquelle il a droit. »

De son côté, M. Hector Langevin, le président de la maison Valiquette, s'était contenté de diviser son affaire entre trois sociétés. Il en avait gardé une, les deux autres revenant à ses enfants. Je préfère procéder ainsi de mon vivant, avait-il dit, car s'ils font des erreurs, je serai en mesure de les aider.

C'est en tenant compte de ces témoignages que j'avais poursuivi mon enquête avant d'écrire la conférence intitulée « Père et fils en affaires », que j'ai reproduite dans *Joies et deuils d'une famille bourgeoise*⁽¹⁾.

338

Nice, 8 mars

Je poursuis une longue convalescence. Petit à petit, je sens que ma résistance augmente. Malgré certaines protestations, je suis revenu au bureau pour quelques minutes d'abord, puis pour une heure. Je sens que mes forces reviennent et que je reprends goût à la vie. J'espère beaucoup de mon séjour à Nice, qui me permettra de prendre un bain de soleil, de lumière et de chaleur.

Déjà, dans le salon d'Air France à Roissy, je me crois un tout autre homme. Pour le reconnaître, j'ai acheté un livre de Jean Dutourd. Il n'est pas toujours gai, mais j'aime son style, son sens de l'humour et des réalités.



Au contrôle des bagages à Montréal, on a arrêté mon sac, comme s'il s'y trouvait un instrument dangereux ou une arme. Il n'y avait qu'une paire de ciseaux qu'on m'a remise à l'entrée dans l'avion. Le contrôle de sécurité est nécessaire, même si ses indications ne sont pas toujours valables.

9 mars

Robert était inquiet de la manière dont nous avons fait le voyage à Nice. Aussi, dès le lendemain de notre arrivée, nous téléphonait-il de Warden où il était venu en pleine tempête de neige. Je ne sais pas comment il est rentré à Montréal le soir même, car si les routes de la province sont nettoyées, celles de la ville ne le sont plus depuis que la grève des *cols bleus* est déclarée.

(1) Paru aux Éditions du Bien Public en 1973.

Jusqu'ici, tout s'était passé assez bien à Montréal car il y avait eu peu de neige et aucun grésil malgré les pronostics de la météo. Le retour de Warden ce soir sera d'autant plus difficile sans doute qu'en tombant, la première couche de neige se transforme en une mince pellicule de glace qui rend le pavé très glissant.



Dès notre arrivée en France, nous avons constaté comme les prix ont augmenté depuis un an sous la poussée de l'inflation. On a tendance à rendre responsable M. Raymond Barre, à qui on continue d'attribuer tous les péchés d'Israël, depuis qu'il est au pouvoir. Il encaisse les coups avec un calme apparent ; il en est sans doute atteint malgré tout car, il y a quelques mois, il a dû faire un séjour à l'hôpital.

339

Pour nous, Canadiens, les choses ne sont pas bien drôles en ce moment car, à tout prix français, même raisonnable, il faut ajouter quarante pour cent par suite de la dépréciation de notre dollar.

Le franc français se maintiendra-t-il comme il l'a fait depuis l'arrivée au pouvoir de M. Barre ? Ce serait étonnant, car la France doit faire face à des exportations décroissantes et à des conditions économiques relativement peu favorables.

Depuis notre arrivée, le dollar canadien s'est raffermi grâce au dollar américain qui s'est repris légèrement, le nôtre suivant dans son sillage. Je suis son cours de près, en regardant la cote affichée dans la vitrine d'une des banques installées rue de Verdun, face au Jardin Albert 1^{er} où, de son côté, Germaine passe de longues heures — *weather permitting*.



Le secrétaire général du parti communiste, M. Georges Marchais, est en ce moment la cible de l'*Express*. L'hebdomadaire lui a demandé pourquoi, sans y être forcé, il avait travaillé en Allemagne comme volontaire pendant la dernière guerre. Marchais a pris la mouche en se rendant bien compte de la gravité de la question pour son avenir politique. Il a rétorqué en demandant une enquête sur les hommes politiques et leur fortune personnelle. À quoi cela mènera-t-il ? Je n'en sais rien, mais, pour le moment, on fait beaucoup de bruit autour de ces questions et de quelques autres du même genre. À tel point que, dans le public, on commence à trouver que ces jeux politiques devraient cesser et qu'on devrait s'occu-

per de questions intéressant plus directement le présent et l'avenir de l'économie.



Le sculpteur canadien Roussil habite toujours à Tourette-sur-Loup. J'ai vu son nom parmi les artistes qui exposeront bientôt dans une salle mise à leur disposition par la municipalité, consciente de l'éclat qu'elle donne à ses vieux murs avec ce groupe d'artistes qu'elle attire pour quelque temps. Je ne sais pas si Roussil est sorti de ces chaînes qui, pour un temps, devaient remplacer des sculptures de bois où le phallus était l'attrait principal.

340

13 mars

Hier soir, entendu à la télévision, Alain Decaux au cours de la réunion de l'Académie française où il était reçu avec toute la pompe ordinaire. Il a d'abord fait l'éloge de la radio-télévision. Nous assistons aux débuts de cette extraordinaire institution en progrès constant, a-t-il dit. « Je dois me convaincre que ce que vous avez élu en ma personne, vous immortels, c'est l'éphémère ». Pourquoi cette allusion ? C'est que M. Alain Decaux représente ce mode de communication qui, dans notre société, prend une place de plus en plus grande. On a voulu reconnaître son extraordinaire présence sur le petit écran, mais avant tout la qualité de ses textes.

Suivant l'usage, le nouvel académicien a fait l'éloge de Jean Guéhenno, à travers sa carrière. J'ai aimé ce qu'il a dit de son prédécesseur et de sa conception du socialisme, beaucoup plus que la partie du texte consacrée à la radio-télévision dans notre société.



Auparavant, l'orchestre de Paris avait joué la deuxième symphonie de Beethoven et la symphonie du Nouveau-Monde de Dvorak. Quelle extraordinaire et simple interprétation il nous a été donné d'entendre sous la direction de Karl Böhm ! Âgé de quatre-vingt-six ans, celui-ci dirigeait l'orchestre, assis, mais avec quelle remarquable maîtrise !

Un peu plus tard, on nous annonçait qu'il était entré à l'hôpital, l'effort ayant été trop grand sans doute.



Socialiste, Jean Guéhenno a été bouleversé par les nouvelles qui venaient de la Russie stalinienne. Voici comment Alain Decaux exprime sa réaction à ce moment-là :

« La gauche qui avait retrouvé son union au cours des combats, qui, à la libération, avait quelque temps vécu de nouveau les espoirs de 1936, cette gauche-là avait vu sa cohésion voler en éclats. Nouvelle défaite dont, une fois de plus, la tyrannie stalinienne était responsable. Quand on annonçait que Staline incarcérait par millions les opposants à son régime, qu'il les torturait, qu'il les mettait à mort, ceux qui prenaient à la lettre l'Évangile marxiste se refusaient à le croire. Ces abominations ne pouvaient pas s'être produites parce qu'elles étaient contraires à l'essence du marxisme et que la Russie soviétique était marxiste. Ils étaient sincères, ces militants et c'est là que naît l'une des grandes tragédies de notre temps. Une tragédie que nul ne ressentit plus profondément que Jean Guéhenno. »

341

Sous la poussée des nouveaux académiciens, l'atmosphère change à l'Académie française. C'est ce que souligne ainsi la journaliste chargée de *couvrir* la réception par le *Figaro* :

« Des femmes, l'audio-visuel : ça bouge drôlement à l'Académie française ! Et pas seulement les traditions. Mais l'ambiance, mais le ton, mais le style. N'étaient-ce ces *vous obtempérâtes*, ces *vous plongeâtes*, et autre passé simple dont les Académiciens aiment à se gargariser, on se serait cru à la télé. Mêmes éclairages violents qui donnaient à l'auguste coupole la lueur d'un studio. Mêmes caméramen juchés sur tous les coins de gradins. Mêmes regards fascinés de cinq cents invités qui jouaient devant dix millions de téléspectateurs. Même passion, chez l'orateur, mêmes gestes, mêmes cris (ah ! ces *siegheil*, hurlés à l'hitlérienne, au moment de l'évocation de Nuremberg !). C'était Alain Decaux raconte... Jean Guéhenno. »

Voilà bien des citations. Elles me paraissent nécessaires pour reconstituer la scène à laquelle j'assiste de mon fauteuil devant le petit écran. Il ne rend pas entièrement justice aux fastes de la cérémonie, même s'il permet de voir et d'entendre ce qu'autrefois on devait se contenter de lire.



L'art de la conversation ne consiste-t-il pas à faire parler les autres plutôt qu'à parler soi-même ? Hier, chez Madame ***, je n'ai eu qu'à poser une question ou deux pour que mon interlocuteur devienne verbeux. Je le croyais peu ouvert aux événements

courants. J'ai découvert en lui un homme renseigné sur beaucoup de choses, qui expose ses idées avec plaisir et intérêt pour son interlocuteur.



Dehors, il fait cinquante degrés Fahrenheit. Hier, il pleuvait à boire debout. Depuis quarante jours, il n'était pas tombé une goutte de pluie, nous dit-on. Est-ce cela qu'on paie maintenant ? Si février est beau — et il l'a été — mars sera mauvais, nous affirme un de nos amis qui rappelle ainsi un dicton populaire. J'espère qu'il se trompe !

342



Cette année, j'ai quelque difficulté à m'adapter. Séquelles de mon opération sans doute. Et puis, l'absence de nos amis que la faiblesse du dollar canadien a chassé vers la Floride. Je n'ai pas encore trouvé à Nice ce que, chaque année, je viens chercher. Germaine, elle, est enchantée de son séjour. *Tout m'est bonheur* a intitulé son livre, la comtesse de Paris. Pour Germaine, tout est agréablement dans cette ville qu'elle a appris à aimer.



Je suis désolé qu'à Nice on ait démoli l'ancien casino qui s'harmonisait si bien avec les arcades de la place Masséna. On va y construire des bâtiments nouveaux et y tracer des jardins qui prolongeront le parc Albert 1^{er}, paraît-il. Ce sera bien, sans doute, mais quelle pitié d'avoir démoli ces vieux bâtiments harmonieux qui faisaient un ensemble de la place.



Marie-Hélène se fiancera à François Crépeau le 9 mai, la veille de son départ pour la France, où il va passer ses examens de droit. Il fait ses études à McGill, mais il est aussi inscrit à l'Université de Bordeaux. Comme les jeunes ont à leur disposition des occasions extraordinaires que nous n'avons pas à leur âge ! Il faut s'en réjouir quand ils en profitent. François est donc inscrit à McGill et à Bordeaux ; Marie-Hélène est en biologie à l'Université de Montréal. Ira-t-elle plus loin que le baccalauréat ? Elle songe à passer une thèse en philosophie et peut-être s'inscrire en droit. Que doit-on penser de tout cela ? Du bien, assurément. J'admire leur désir de connaître, d'apprendre, leur curiosité, leur esprit de travail.

~

J'ai rapporté de bien belles anémones du marché aux fleurs. Contractées sur elles-mêmes, à peine ouvertes, elles viennent d'atteindre leur dimension normale ce matin. J'espère les garder quelques jours en les mettant à l'extérieur le soir. S'il y fait frais la nuit, la température ne tombe guère au-dessous de cinquante degrés Fahrenheit, avec une étonnante régularité. À tel point que notre voisine affirmait que le thermomètre était brisé puisqu'il indiquait cinquante degrés avec une continuité anormale. Mais c'est lui qui avait raison.

~

Denis de Rougemont devait donner une conférence au Cercle universitaire méditerranéen. Empêché par une crise cardiaque, il a été remplacé par une de ses collaboratrices, femme intelligente et cultivée qui nous a présenté les idées du maître sur la conception contemporaine de l'amour. De là à parler des jeunes couples et de leur manière de faire, il n'y avait qu'un pas que franchit facilement la conférencière en passant des idées de Denis de Rougemont aux siennes. Que pensent les jeunes couples du mariage et des relations hors du mariage ? Comment leurs idées sur l'amour ou simplement les relations sexuelles se comparent-elles avec les nôtres ? Jusqu'où veulent-ils aller, y a-t-il une évolution dans leur esprit ? Quelle est l'attitude actuelle de la société envers ce qu'on appelait autrefois le mariage à l'essai ? C'était l'époque où Léon Blum faisait scandale avec ce livre où il prônait la liberté sexuelle.

343

La conférencière aborde même la question de l'homosexualité chez les garçons et les filles. Elle parle de tout cela franchement, jusqu'au moment où quelqu'un dit à haute voix : « Et que deviennent dans cette conception de liberté la religion et la morale ? »

~

En lisant les souvenirs de Bertrand de Jouvenel, je trouve une expression qui plaira beaucoup à Germaine sans doute : vivre son époque. Lui la vivait en suivant les événements au jour le jour, avec l'habitude que lui avait donnée son père de constituer des dossiers sur toutes les questions importantes de l'heure.

Germaine me reproche parfois de vivre en dehors du moment présent. Elle a raison sans doute. Et c'est ce qui explique que si, dans ces *Pages de Journal*, l'actualité est presque toujours au second plan, il y a aussi des trous nombreux ou des retours en arrière.

Dans *Le Voyageur dans le siècle*, Bertrand de Jouvenel note, à propos de sa carrière : « Quant à la mienne, il n'y avait guère de doute, je serais journaliste, c'était fatal. N'important mes études, ce à quoi j'étais attentif, ce qui me passionnait c'était le cours des événements. Or, c'est l'affaire des journalistes, ces historiens et juges du présent. »

344

Je dois admettre, en toute simplicité, que si je me destinais aux affaires, jamais je n'ai su quand je me dirigerais vers tel ou tel domaine. Commencé dans la finance, mon séjour à la *Royal Securities* s'est limité à un an. Je suis alors allé chez sir Lomer Gouin comme secrétaire ; de là j'ai été stagiaire durant deux ans au ministère du Commerce, puis à la Banque de Montréal pendant neuf mois, tout juste le temps pour moi de décider d'en partir. C'est dans l'assurance que je devais me fixer en 1925, sans en sortir durant toute ma vie.



Dans le *Bonheur et autres idées*, Jean Dutourd rappelle ces gens à qui tout sourit ou à qui tout semble réussir facilement, sans effort. Il conclut (et je crois qu'il a raison) : « L'étoile brille pendant quelque temps, pendant quelques années puis elle clignote, et puis elle s'éteint. Rien de plus triste qu'un homme heureux qui cesse de l'être. Il ne comprend rien à son infortune ; il n'a pas d'arme pour lutter contre elle. Et comme sa gloire était peu ou prou usurpée, il ne trouve même pas en soi la consolation ... »

Et il ajoute ceci qui me paraît également juste : « Pour avoir une vieillesse heureuse, il faut n'être jamais tout à fait *arrivé*, avoir jusqu'au bout un peu de chemin à faire. Il faut avoir été toute sa vie une sorte de philosophe stoïcien. »

Je ne me suis jamais cru philosophe stoïcien, mais je ne me rappelle pas avoir rien fait facilement, sans effort, qui m'ait satisfait. Dans mes textes, que de ratures, que de corrections dois-je faire avant que ma pensée me semble au point ! Que d'hésitations et de doutes aussi avant de prendre une décision importante ! Une fois prise, cependant, je la mène jusqu'au bout.

14 mars

Ce matin, à Nice, il fait gris, humide et froid. Ailleurs, dans la montagne, il neige ou il pleut. Fort heureusement, pour les biens de la terre, comme disait notre curé à Sainte-Adèle, qui nous invi-

tait à prier pour la neige ou la pluie, selon la saison, et pour les vocations. Sans neige, les skieurs ne venaient pas et sans la quantité d'eau nécessaire, la terre ne donnait pas sa mesure. L'invitation à la prière mettait les vocations en deuxième place. Il est vrai qu'à l'époque, elles suffisaient aux besoins du clergé. Comme tout cela a changé ! L'urgence de la neige, comme celle du beau temps l'été, subsistent mais le nombre des cultivateurs (je ne veux pas dire des paysans pour ne pas déplaire à mon ami Jean-Jacques Lefebvre) est bien réduit dans une vaste paroisse où l'on ne vit guère que du tourisme : tout venant des régions avoisinantes ou de la ville.



345

Entièrement nue, une voisine fait le ménage dans son appartement. Peut-être ne se rend-elle pas compte qu'on la voit de l'extérieur ! Cela me rappelle une anecdote racontée, il y a bien des années, dans le *Reader's Digest*. Un inspecteur du gaz descend au sous-sol pour vérifier l'inscription sur le compteur. Il aperçoit la maîtresse de maison qui, pour faire son blanchissage, n'a comme vêtement que le casque de rugby de son fils sur la tête. Elle l'a mis pour éviter que ses cheveux ne soient happés par la lessiveuse. L'homme la regarde, la salue et lui dit : « *Anyway, lady, I hope your team wins.* »



Sept milliards de dollars pour exploiter les sables bitumineux de Cold Lake en Alberta, voilà ce que l'*Imperial Oil* a l'intention de dépenser, nous annonce-t-elle pour l'extraction et le conditionnement du bitume, qui permettra d'obtenir dix pour cent de la consommation actuelle de pétrole au Canada. Comme elle ne peut, à elle seule, s'engager dans une pareille aventure, elle s'associe à d'autres très grandes sociétés américaines. Elle est prête à agir. Elle n'attend que l'autorisation de l'*Alberta Energy Resources Conservation Board*, nous dit-on dans la revue de la compagnie.

Quels moyens puissants il faut pour s'aventurer dans un domaine où l'on ne connaît pas les résultats véritables de ses initiatives et de ses investissements, avant qu'ils n'aient entraîné des dépenses énormes, faites parfois en pure perte. Les besoins d'hydrocarbure sont tels, cependant, qu'ils justifient des immobilisations de capitaux que, dans n'importe quel autre domaine, on se refuserait à faire.

15 mars

346 Mon amie Marie *** quitte Paris pour Montréal cet après-midi. Elle y a fait un séjour très agréable, car elle aime la ville et elle a des amis qui sont charmants pour elle. De retour à Montréal, je lui demanderai des détails sur l'élection de Mme Marguerite Yourcenar à l'Académie française ; elle en aura sûrement puisqu'elle devait déjeuner avec le conservateur de la bibliothèque de l'Institut. Il sera intéressant de savoir comment on a accepté d'élire une femme à l'Académie française — événement sans précédent — et une femme qui habite à l'étranger ! Il est vrai que, si elle est Américaine, elle est aussi considérée comme française par la loi de son pays d'origine. Née d'un père français et d'une mère belge, Mme Yourcenar raconte l'histoire de sa famille de façon bien agréable dans *Souvenirs pieux*.

Marie *** est aussi allée au théâtre, m'a-t-elle écrit. Le prix des billets donne une idée du coût de la vie à Paris. Deux cent seize francs pour deux fauteuils dans une salle où l'on jouait une comédie de boulevard, c'est bien cher, même en dollars au pair et, à plus forte raison, dans une monnaie aussi dépréciée qu'est la nôtre en ce moment. Pour juger, il ne faut pas tenir compte du pouvoir d'achat de notre dollar, cependant. Si, pour nous, c'est un luxe que d'aller au théâtre en ce moment, pour les Français c'est une dépense hors de proportion de la plupart des spectacles, me semble-t-il. Certaines pièces sont très belles, Marie *** me parle du *Cid* et de *Don Juan*, au Théâtre Français, mais à côté de cela, que de pièces sont d'un intérêt bien limité. Le théâtre en France me semble en pleine crise depuis quelques années. Je ne pense pas me tromper en l'affirmant.

16 mars

Vu hier soir à la télévision un documentaire sur Ravel, sa vie et son œuvre. C'est une autre réalisation de François Reichenbach. Pour témoigner de ce que fut le compositeur, il y avait là de grands artistes comme Arthur Rubinstein (terriblement vieilli), Manuel Rosenthal, Marguerite Long — la grande pianiste à qui Ravel confiait le soin de présenter certaines de ses œuvres pour la première fois, Serge Lifar, mais un Lifar devenu physiquement un portefaix plus que le danseur gracieux, extraordinaire que nous avons connu. Il y avait aussi Pierre Monteux et d'autres artistes qui nous ont donné de la vie et de l'œuvre de Ravel une vue assez extraordinai-

re. Comme le disait Germaine, pourquoi ne nous présente-t-on pas plus souvent des films comme celui-là au poste 99, à Montréal, où la France est censée nous faire voir ce qu'elle fait de mieux, par le truchement de son satellite ?

Ici comme chez nous, à la télévision, il y a de tout : du bon, du médiocre et du mauvais. Or, trop souvent, c'est le médiocre qui domine comme s'il fallait ramener l'auditeur au plus petit dénominateur commun.



En ce moment, il y a à Nice un festival du film italien, en crise, paraît-il, puisque des trois cents films qu'on produisait chaque année autrefois, on n'en a eu que quatre-vingts en 1979. Et cependant, l'industrie a d'excellents cinéastes, parmi les plus grands, de très bons acteurs et une technique reconnue. Seraient-ce les sujets, les thèmes, qui ont cessé de plaire ?

347

Par ailleurs au Canada, grâce à des subventions et à une politique fiscale nouvelle, l'industrie cinématographique est devenue très active depuis un an. Par ses mesures fiscales, en particulier, l'État a orienté vers elle des capitaux dont elle était à peu près dépourvue jusque-là. Dans ce domaine, comme pour le forage des puits de pétrole, le gouvernement fédéral a agi intelligemment. Aussi ses initiatives ont-elles donné des résultats immédiats en quantité, sinon en qualité, hélas !

Le contribuable y a vu une manière de prendre part à une production chanceuse il est vrai, tout en diminuant dans l'immédiat son impôt sur le revenu. S'il risque de perdre sa mise, il la perdrait quand même si, au lieu d'aller dans l'entreprise nouvelle, la somme était versée à l'État.

Cette double initiative a donné d'excellents résultats comme, au niveau provincial, le plan d'épargne-actions. En un an, près d'une centaine de sociétés sont allées chercher auprès d'actionnaires nouveaux, habitant la province de Québec, les moyens de développer leur entreprise. Cette année, ce sera au tour de Sodarcan qui fera bénéficier ses employés, d'abord, d'un mode de souscription avantageux puisqu'il permet, jusqu'à un certain pourcentage du salaire, de se porter acquéreur des actions nouvelles, tout en déduisant du revenu imposable une partie du montant.

Au Canada, si on fore des puits, si on veut extraire l'huile des sables bitumineux de l'Alberta et de la Saskatchewan, on cherche

du pétrole partout, jusque dans la mer de Beaufort, dans le Grand-Nord et sur le plateau continental à l'est de Terre-Neuve. On en trouve, sauf au Québec, dont le sol ne se prête pas, paraît-il, à la concentration de l'or noir. Mais partout ailleurs, au prix de quel effort et de quels problèmes de forage, d'extraction et de transport ! On engloutit ainsi des sommes énormes dans l'espoir de faire face à des besoins croissants et pour essayer d'éviter d'être l'otage des producteurs arabes ou étrangers.



348

Hier après-midi, autre son de cloche au Centre universitaire méditerranéen : l'Islam et le modernisme. Les mots ont le sens qu'on leur donne. Modernisme, pour le conférencier — qui dirige le centre d'étude et de recherche sociologique à l'Université de Tunis — cela veut dire l'aptitude à comprendre, à s'adapter à la civilisation, à la pensée de l'autre et non à la modernisation de l'appareil économique ou à un art de vie conforme à ce qui existe dans les pays occidentaux.

J'ai été frappé par l'esprit religieux que prenait l'exposé de M. Boudhiba. Il y avait là une hauteur de pensée, un idéal qui laisse bien loin derrière les problèmes économiques et qui ignore ce qui se passe dans certains pays islamiques à la faveur des extraordinaires revenus que leur valent leurs ressources en pétrole.

À certains moments, j'avais un peu de difficulté à rattacher l'esprit religieux du conférencier aux exigences matérielles de ces pays producteurs de pétrole. De son exposé, il ressort, me semble-t-il, que quels que soient l'appartenance politique, les besoins, les aspirations et les exigences d'un pays de l'Islam, ses habitants restent des Mahométans profondément religieux, qu'ils soient d'Arabie, d'Afrique ou des Indes. Peut-être, mais on comprend mal que tant d'entre eux se soient groupés derrière les États-Unis pour protester contre la prise d'otages américains en Iran. Il est vrai que le désordre y règne et que sont violées des ententes internationales sans lesquelles les relations entre pays ne sont guère possibles.